

The circle de Dave Eggers

Daniel Grenier

Number 254, Fall 2015

La galaxie cybernétique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79873ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grenier, D. (2015). *The circle de Dave Eggers*. *Spirale*, (254), 42–43.

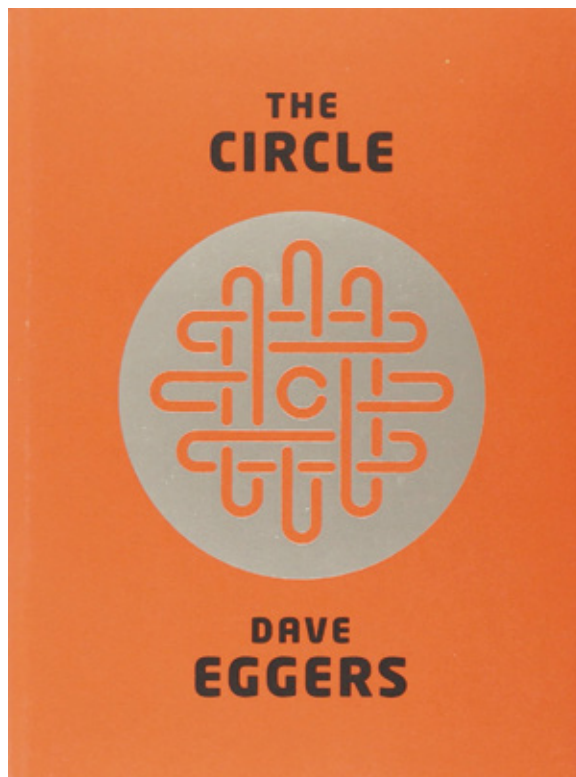
LE CERCLE VICIEUX DE DAVE EGGERS

PAR DANIEL GRENIER

THE CIRCLE

de Dave Eggers

Vintage Canada, 497 p.



En temps de crise, le « roman d'idées » est souvent réhabilité. Prenant position sur des enjeux contemporains, il se prononce et agit comme un rempart contre la superficialité d'une fiction ouvertement amoral, qui serait futile et, par extension, réactionnaire. La crise que traverse actuellement l'Occident est économique, bien sûr, mais également technologique. Elle concerne l'écran et l'individu lui faisant face, prisonnier de son influence. Les effets des réseaux sociaux et autres technologies de notre monde irrémédiablement connecté attirent bien des romanciers qui

veulent coller à la réalité et saisir « l'air du temps », cette ambiance de vide qui semble caractériser l'époque. Pour ce faire, l'écrivain qui se veut critique a cependant tendance à rejeter tout en bloc et à se cloîtrer dans la vision passéiste d'un monde non connecté, moins virtuel et, par le fait même, plus « vrai ». On peut penser à quelqu'un comme Jonathan Franzen, bien connu pour ses tirades contre l'internet et les médias électroniques, qui se drape d'une voile progressiste tout en essaimant un discours conservateur du style « tout était mieux avant... », aveuglé par ses propres présupposés.

Aux côtés de Franzen, Dave Eggers, auteur de *A Heartbreaking Work of Staggering Genius* et de *Zeitoun*, n'est pas en reste. Avec son dernier roman, intitulé *The Circle*, l'écrivain américain nous transporte dans un futur proche dans lequel la notion de vie privée est de plus en plus malmenée par l'omniprésence d'internet, causant l'apathie de citoyens qui comprennent mal les enjeux sous-jacents à leur dépendance aux technologies de partage d'information.

Roman d'anticipation prenant la forme d'une dystopie annoncée, *The Circle* tire son nom de la compagnie informatique occupant le centre du récit, une multinationale qui, après avoir avalé Facebook, Twitter et Google, s'impose comme l'unique « portail » dont on a besoin en ligne. Les fondateurs de la compagnie sont parvenus à créer un espace sécurisé unique où les internautes peuvent effectuer toutes les transactions et leurs échanges (qu'ils ont appelé TruYou), et où on ne peut plus envisager l'anonymat. En quelques années, peut-on lire dans les premières pages, *The Circle* est devenu un quasi monopole, la civilité est revenue sur les pages de commentaires, les trolls sont retournés dans leurs sombres cavernes pour ne plus jamais en ressortir.

L'histoire est d'une simplicité désarmante. Mae Holland, une jeune idéaliste fraîchement sortie de l'université, se voit offrir l'emploi de rêve à *The Circle*, la « *plus grande compagnie du monde* », et le lecteur suivra son périple jusqu'au cœur des ténèbres, alors qu'elle passera du statut de simple commis au service à la clientèle à celui de VIP. Mae, après quelques hésitations peu convaincantes, acceptera de participer au projet de « *transparence* » totale enclenché par l'entreprise, qui consiste à porter une caméra au cou pour filmer son quotidien vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien entendu, les effets pervers d'un tel programme surpasseront bientôt les discours lénifiants sur la société plus « *honnête* » que les caméras et la surveillance doivent engendrer, selon les dires des dirigeants de la compagnie.

ET POURTANT, IL FAUT INSISTER : L'UNIVERS D'EGGERS MANQUE CRUELLEMENT DE SUBTILITÉ.

Dans les pages du *New York Times*, Margaret Atwood a encensé le roman d'Eggers, en insistant sur la puissance de sa vision cauchemardesque. Sur plusieurs paragraphes, la grande romancière canadienne se faisait dithyrambique. Atwood tenait tout de même à souligner qu'il ne faudrait pas rechercher dans *The Circle* une intrigue trop bien ficelée, ou des personnages aux traits psychologiques bien tracés. Là n'est pas le but de ce livre, qui veut surtout convaincre et démontrer, sans s'enfarger dans les fleurs du tapis. Elle demandait au lecteur de passer outre ces détails, pour accéder à l'essence. Et pourtant, il faut insister : l'univers d'Eggers manque cruellement de subtilité. Aussi bien dans le récit, où les métaphores et les analogies sont faciles et grossières, que dans la narration, qui pêche par excès de platitude. Personnages en carton-pâte, explications condescendantes, descriptions caricaturales et peu informées du domaine exploré,

prises en charge continues du lecteur qui voit son intelligence critique mise à rude épreuve, tels sont les outils narratifs privilégiés ici par Eggers pour convaincre et démontrer. La technique n'est pas nouvelle et consiste, entre autres, à employer un ton simultanément positif, par rapport aux événements contés, et ironique, pour que le lecteur comprenne bien que ce qui est ici décrit comme le bien correspond en réalité au summum du mal. En effet, on a ici affaire à un roman qui cherche à tout prix à décrire le supposé « enfer » des réseaux sociaux et qui s'ouvre sur les mots « *My God, Mae thought. It's Heaven* », alors que la protagoniste pose les pieds sur le campus de la compagnie *The Circle*. Tout au long du livre, personne n'est dupe, sauf les pauvres humains ayant subi un lavage de cerveau qui font office de personnages.

Quand *The Circle* est paru, des accusations de plagiat ont fait surface. Katherine Losse, auteure du récit autobiographique *The Boy Kings*, racontant son passage comme employée chez Facebook, a cru reconnaître une partie de la trame de son livre dans celui d'Eggers et a menacé de poursuivre ce dernier en cour. La réponse d'Eggers ne s'est pas fait attendre : non seulement n'avait-il pas plagié Losse, mais il pouvait le prouver en affirmant qu'il n'avait rien lu sur le sujet, interviewé personne, visité aucune entreprise, pas plus Google que Facebook. Défense efficace qui peut aisément se retourner contre son auteur, qui non seulement prêche aux convertis, mais qui critique farouchement un milieu et une époque sans vraiment en saisir les complexités.

Bien sûr, la dystopie présentée dans *The Circle* est effrayante, pour plusieurs raisons, et Eggers s'inquiète à juste titre des questions de vie privée sur internet. Mais l'inquiétude seule ne peut pas soutenir une œuvre littéraire, il faut aussi y insérer de la vie, des nuances, des zones grises qui minent les idées reçues au lieu d'appuyer à gros traits. Si personne ne veut vivre dans le monde cauchemardesque imaginé par Eggers, il n'en est pas moins vrai que personne ne veut vivre dans un monde où les livres comme le sien sont louangés pour tout ce qui fait d'eux de très mauvais romans. ■